ONZIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ CHŒREMON

DE LA PERFECTION

Moyens de l'acquérir. — Crainte de l'enfer. — La foi, l'espérance et la charité. — Leurs différents degrés. — La charité parfaite est la vertu de Dieu même, et nous donne sa ressemblance. — De la crainte servile et de la crainte de la charité.

1. Lorsque nous eûmes appris, pendant notre séjour dans le grand monastère de Syrie (1), les premiers fondements de la foi, nous sentîmes peu à peu croître le désir d'une plus haute perfection, et nous résolûmes d'aller en Égypte et de parcourir les déserts les plus éloignés de la Thébaïde. Nous voulions visiter ces saints anachorètes, si célèbres par toute la terre, et les connaître du moins, si nous ne pouvions les imiter.

(1) C'était celui de Bethléhem, fondé par saint Paul, et dirigé par saint Jérôme.

Nous arrivâmes, après une longue navigation, à une ville d'Égypte qui s'appelle Thennèse. Les habitants sont tellement environnés par les eaux de la mer et par des étangs salés, qu'ils n'ont pas de terre à cultiver et qu'ils se livrent entièrement au commerce. Toutes leurs richesses leur viennent de leurs vaisseaux, qui leur apportent tout, jusqu'à la terre qui leur manque, lorsqu'ils veulent bâtir.

2. A notre arrivée, la Providence, qui favorisait nos pieux désirs, nous fit rencontrer le saint évêque Archebius. Cet homme admirable avait été enlevé de son monastère, pour être fait évêque de Panephyse. Mais il conserva si bien toute sa vie l'amour de la solitude, qu'il ne se relâcha en rien de son humilité première, et ne se glorifia jamais de l'honneur auquel il avait été élevé. Il ne croyait pas avoir reçu cette dignité parce qu'il la méritait; mais il se plaignait d'avoir été chassé comme indigne de la vie solitaire, où il prétendait avoir passé trente-sept ans, sans avoir pu acquérir la pureté que réclame une pareille profession. Il était venu à Thennèse pour l'élection d'un évêque. Il nous reçut avec une douce charité, et quand il eut appris notre désir d'aller visiter les saints solitaires au fond de l'Égypte : Venez, nous dit-il, et voyez d'abord les vieillards qui demeurent proche de notre monastère. Leur grand âge courbe déjà leur corps vers la terre, et la sainteté brille tellement sur leur visage, que leur seule vue vaut de longs enseignements. Ils vous apprendront ce que je ne puis pas, hélas! vous communiquer, et leur sainte vie vous en

dira plus que leurs paroles. Je suis trop pauvre pour vous donner; je n'ai pas la pierre précieuse de l'Évangile que vous cherchez, mais je vous indiquerai où vous pourrez facilement l'acheter.

3. Il prit aussitôt le bâton et le petit sac des solitaires, et nous conduisit lui-même à Panephyse, sa ville épiscopale. Cette ville était autrefois très-riche, et les environs si fertiles qu'ils fournissaient, disait-on, tout ce qu'il fallait pour la table du roi. Mais un tremblement de terre bouleversa tout à coup la mer, et lui fit franchir ses limites; presque tous les villages furent renversés, et toutes ces belles campagnes furent changées en étangs salés; tellement qu'on pouvait dire avec le Prophète : « Il a changé les fleuves en désert, et il a desséché le cours des fontaines; il a couvert de sel une terre féconde, à cause de la malice de ses habitants. » (Ps. cvi, 33.) Beaucoup de bourgs qui étaient bâtis sur des éminences furent abandonnés par leurs habitants, et formèrent comme des îles au milieu de cette inondation. Ceux qui recherchaient la solitude y trouvaient une retraite favorable; et c'est là que s'étaient fixés trois anachorètes d'un grand âge : les bienheureux Chœremon, Nesteros et Joseph.

4. Le saint évêque Archebius aima mieux nous faire visiter d'abord l'abbé Chœremon, plus voisin de son monastère, et plus âgé que les deux autres. Il avait cent ans, et ne vivait plus que par l'esprit. La vieillesse et l'habitude de la prière l'avaient tellement courbé en deux, qu'il était revenu à la faiblesse de

l'enfance, et qu'il ne pouvait marcher qu'en s'aidant de ses mains. Ses membres, desséchés, étaient comme morts, et cependant il conservait toute la rigueur de ses anciennes austérités. Nous admirions la gravité de son visage autant que la singularité de son attitude; et nous lui demandâmes humblement quelques bonnes paroles, en lui disant que le désir de notre avancement spirituel était la cause véritable de notre visite. Le saint vieillard répondit en soupirant : Comment pouvoir discourir avec vous, lorsque le poids de la vieillesse me force au relâchement, et m'ôte le courage de parler aux autres. Aurais-je la présomption de vous enseigner ce que je ne fais pas moi-même, et vous recommanderais-je d'observer ce que j'accomplis si peu et si lâchement. Aussi n'ai-je pas voulu permettre, jusqu'à présent, à de plus jeunes solitaires, d'habiter avec moi dans la crainte que mon exemple n'affaiblît leur ferveur. Les enseignements n'ont aucune autorité, si les actes ne les gravent pas dans le cœur de celui qui écoute.

5. Ces paroles nous remplirent de confusion. Mon Père, lui répondîmes-nous, il nous suffirait pour nous édifier de voir le lieu que vous habitez, et cette vie solitaire que pourrait à peine supporter la plus robuste jeunesse. Votre silence même serait un grand enseignement. Nous vous supplions cependant de le rompre un peu, pour nous aider à imiter la vertu que nous admirons en vous. Notre tiédeur, que Dieu vous a peut-être révélée, ne nous rend pas dignes d'obtenir ce que nous demandons; accordez-le du moins

aux fatigues de notre long voyage; car nous sommes venus du couvent de Bethléhem jusqu'ici, dans le désir de recevoir vos secours et d'en profiter.

6. Alors le bienheureux Chœremon nous dit : Il y a trois choses qui éloignent les hommes du vice : la crainte de l'enfer et de la loi, l'espérance et le désir du ciel, l'attrait du bien et l'amour de la vertu. En effet, la crainte fait fuir la contagion du mal; car il est écrit : « La crainte du Seigneur déteste la malice. » (Prov., VIII, 13.) L'espérance aussi repousse tous les vices. « Ceux qui espèrent en Dieu ne pècheront pas. » (Ps. XXXIII, 23.) L'amour non plus ne craint pas la chute des pécheurs; « car la charité ne tombe jamais » (I Cor., XIII, 8); et encore : « La charité couvre la multitude des péchés. » (S. Pierre, IV, 8.) C'est pourquoi l'Apôtre fait consister tout le salut dans la perfection de ces trois vertus. « Les trois choses de la vie présente sont la foi, l'espérance et la charité. » (I Cor., XIII, 13.) La foi fait fuir les vices par crainte du jugement dernier et des supplices éternels; l'espérance nous isole de la vie présente, et nous fait mépriser les plaisirs du corps, dans l'attente des récompenses du ciel. La charité enflamme notre cœur de l'amour du Christ et des vertus spirituelles; elle nous inspire l'horreur de tout ce qui leur est contraire.

Quoique ces trois vertus semblent tendre au même but, en nous éloignant des choses défendues, il y a cependant entre elles de grandes différences. Les deux premières sont celles des hommes qui commencent, et qui n'ont pas encore l'amour des vertus. La

troisième est celle de Dieu et de ceux qui portent en eux-mêmes son image et sa ressemblance; car il n'appartient qu'à Dieu de faire le bien, sans motif de crainte et sans espoir de récompense, mais uniquement par bonté. « Le Seigneur, dit Salomon, a tout fait à cause de lui-même. » (Prov., XVI, 4.) C'est sa bonté qui lui fait répandre en abondance les biens sur les bons et sur les méchants. Les offenses des hommes ne peuvent le lasser, ni leurs injustices l'irriter. Sa bonté est toujours parfaite, comme sa nature est immuable.

7. Celui donc qui aspire à la perfection, doit quitter ce premier degré de la crainte, qui est un état servile dont il est dit : « Lorsque vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » (S. Luc, XVII, 10.) Il doit monter au degré de l'espérance, qui n'est pas celui du serviteur, mais celui du mercenaire; car il y attend la récompense promise. Il ne craint plus le châtiment des péchés qui sont pardonnés, mais il espère le prix des bonnes œuvres qu'il a pu faire, et il n'est pas encore arrivé à cet amour désintéressé du fils qui se confie dans la bonté du père, et sait bien que tout ce qu'il possède lui appartient. C'est à cet état que n'osait aspirer le prodigue, qui croyait avoir perdu le nom de fils, en dissipant les biens de son père. « Je ne suis plus digne, disait-il, d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un de vos mercenaires. » (S. Luc, XV, 19.) Après avoir envié les débris qu'on jetait aux pourceaux et n'avoir pu s'en rassasier, c'est-à-dire après s'être nourri des vices les plus honteux,

il revient à lui et ressent une crainte salutaire. Il a horreur de la fange des pourceaux, et redoute le tourment de la faim. Il se considère alors comme un esclave, et désire la récompense des mercenaires. « Combien de mercenaires, dit-il, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim. Je retournerai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme un de vos mercenaires. »

8. Mais dès qu'il a prononcé cette parole d'un humble repentir, son père accourt vers lui, et lui témoigne une tendresse plus grande qu'autrefois. Il ne se contente pas de lui accorder ce qu'il sollicite ; mais il lui rend sur-le-champ sa dignité de fils. Hâtons-nous aussi d'arriver à ce troisième degré des enfants, qui regardent comme à eux tout ce qui est à leur père. Tâchons de recevoir, par la grâce d'une inébranlable charité, cette image et ressemblance du Père céleste, et de pouvoir dire à l'imitation de son divin Fils : « Tout ce que possède mon Père est à moi. » (S. Jean, XVI, 25.) C'est ce que l'Apôtre nous annonce, lorsqu'il dit : « Tout est à vous, Paul, Apollon, Pierre, le monde, la vie, la mort, les choses présentes, les choses futures ; tout vous appartient. » (I Cor., III, 22.) Le précepte du Sauveur nous invite aussi à cette ressemblance : « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait. » (S. Matth., V, 48.) La ferveur cesse quelquefois dans les esclaves et les mercenaires, lorsque la tiédeur, la joie ou le

plaisir affaiblissent l'âme, et lui ôtent la crainte de l'enfer ou le désir des biens futurs. Mais il faut nous servir de ces premiers degrés pour éviter le vice par la crainte du châtiment et l'espoir de la récompense, afin de pouvoir arriver au degré de la charité. « Il n'y a plus de crainte dans la charité, dit saint Jean; car la charité parfaite chasse la crainte, parce que toute crainte est une peine. Celui qui craint n'est point parfait dans la charité. Aimons donc Dieu, parce que Dieu nous a aimés le premier. » (I S. Jean, IV, 18.) Nous n'avons pas d'autre moyen d'arriver à la perfection, que d'aimer Dieu comme il nous a aimés. Il nous a aimés le premier pour notre salut, et nous devons l'aimer aussi uniquement pour lui-même. Efforçons-nous donc de passer de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la charité et à l'amour des vertus, afin qu'en aimant le Bien lui-même, nous y restions toujours attachés, autant que le peut la nature humaine.

9. Il y a une grande différence entre celui qui éteint les ardeurs du vice, par la crainte de l'enfer ou par l'espérance du ciel, et celui qui a horreur du mal et de ses souillures, par le mouvement de la divine charité. Celui qui possède le trésor de la pureté par le seul amour et désir de la chasteté, ne pense pas aux récompenses futures; mais il jouit dans sa conscience du bien présent, et il fait tout, non parce qu'il redoute le châtiment, mais parce qu'il trouve son bonheur dans la vertu. Celui qui est dans cet état, lors même qu'il est loin du regard des hommes, évite l'oc-

casion du péché et ne s'arrête pas aux tentations les plus secrètes, parce que son amour sincère pour la vertu lui fait bannir de son cœur tout ce qui lui est contraire, et lui en inspire une profonde horreur. Car autre chose est de détester les vices et la concupiscence, par l'amour présent de la vertu, ou de les fuir par l'espérance des récompenses futures. Autre chose est de craindre de perdre ce qu'on possède, ou de redouter des maux éloignés. Enfin il est bien mieux d'être vertueux par amour de la vertu, que d'éviter le mal par la crainte du châtiment; car, dans le premier cas, le bien est volontaire, tandis que dans le second, il est, pour ainsi dire, obtenu de force, par la peur des supplices ou par le désir des récompenses.

Celui qui fuit les plaisirs coupables par crainte, oubliera sa crainte et retournera bientôt au vice qu'il aimait. Il n'aura aucune stabilité dans le bien, et ne sera jamais à l'abri des tentations, parce qu'il ne possèdera pas cette paix profonde et assurée que donne la pureté. Lorsque l'ennemi menace toujours, il y a toujours danger d'être blessé. Le soldat, sur le champ de bataille, quoiqu'il soit courageux et qu'il porte aux autres des coups terribles, est nécessairement exposé à être frappé lui-même par l'ennemi, tandis que celui qui a surmonté les vices jouit d'une paix profonde, et n'a pas d'autre penchant que l'amour de la vertu. Il reste facilement dans le bien auquel il s'est donné tout entier, parce qu'il est persuadé qu'il n'y a pas de plus grand malheur pour lui que de perdre la pureté de son âme. C'est là son trésor le plus cher et le plus

précieux, comme le mal le plus grand, est la ruine de la vertu et la contagion du vice. La présence et la considération des hommes n'augmenteront pas sa retenue, et la solitude ne la diminuera pas; mais partout et toujours sa conscience règlera ses actes et ses pensées, et toute son étude sera de plaire à ce Juge qu'on ne peut ni fuir ni tromper.

10. Si quelqu'un arrive à cet état, non pas en présumant de ses forces, mais en s'appuyant sur la grâce de Dieu, il quittera la condition de l'esclave qui craint et celle du mercenaire, qui aime mieux la récompense elle-même que la bonté de celui qui la donne; et il commencera à devenir le fils de l'adoption, que la crainte ou le désir ne domine plus, mais que guide la charité qui ne faillit jamais.

Dieu, en parlant de la crainte et de la charité, montre la part de chacun. « Le fils, dit-il, honore son père, et le serviteur craint son maître; et si je suis votre père, où est l'honneur que vous me devez? et si je suis votre maître, où est ma crainte? » (Malach., I, 6.) Il est nécessaire que le serviteur craigne; « car celui qui sait la volonté de son maître et ne l'accomplit pas, méritera de nombreux châtiments. » (S. Luc, XII, 47.) Mais pour celui que l'amour a fait parvenir à l'image et à la ressemblance de Dieu, il se plaira à faire le bien à cause du bien même: il possèdera la patience et la douceur divines, et ne s'irritera pas des défauts du prochain; mais il sollicitera plutôt leur pardon, en compatissant à leur faiblesse, et en pensant qu'il serait sujet aux mêmes misères, si la miséricorde de Dieu

ne l'en avait pas préservé. Ce n'est pas par ces efforts qu'il a été délivré des attaques de la chair, mais par la protection divine, et il comprend que ce n'est pas de l'aigreur, mais de l'indulgence qu'il faut avoir pour ceux qui s'égarent. Il chante à Dieu, dans la paix de son cœur, ce verset de David : « Vous avez brisé mes liens; je vous sacrifierai une hostie de louange. » (Ps. cxv, 17.) Si le Seigneur ne m'eût pas assisté, mon âme était sur le point de tomber en enfer. » (Ps. xciii, 17.) Et cette humble disposition de son cœur lui fera accomplir ce précepte de la perfection évangélique : « Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (S. Luc, vi, 27.)

Il méritera ainsi de parvenir non-seulement à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais encore au titre de son fils. Car il est dit : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes. » (S. Matth., v, 45.) C'est ce que saint Jean comprenait, lorsqu'il disait : « Pour que nous ayons confiance au jour du jugement, soyons dans le monde tel qu'il est lui-même. » (I S. Jean, iv, 17.) Comment l'homme, si faible et si fragile de sa nature, peut-il être semblable à Dieu, si ce n'est en l'imitant par la douce charité qu'il aura dans son cœur, pour les bons et les méchants, pour les justes et les injustes? C'est en faisant le bien par amour du bien même, qu'on arrive à cette adoption des enfants de Dieu, dont saint Jean a dit :

« Celui qui est né de Dieu, ne pèche point, parce que la semence de Dieu est en lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (S. Jean, III, 9); et encore : « Nous savons que quiconque est né de Dieu, ne pèche pas, mais que la génération divine le conserve, et que le méchant ne le touche pas. » (S. Jean, V, 18.) Cela ne doit pas s'entendre de toutes sortes de péchés, mais seulement des péchés mortels. Le même apôtre ne veut pas qu'on prie pour ceux qui refusent d'éviter les péchés et de s'en purifier. « Celui qui sait que son frère commet un péché, mais un péché qui ne conduit pas à la mort, doit prier pour lui, et ses prières donneront la vie à son frère, dont le péché ne va pas à la mort. Il est un péché qui est mortel, et ce n'est pas pour celui-là que je dis de prier. » (Ib., 16.)

Pour les péchés qui ne sont pas mortels, et que les disciples les plus fidèles du Christ et les plus vigilants sur eux-mêmes ne peuvent éviter, l'Apôtre en parle de cette manière : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous »; et encore : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous faisons mentir Dieu, et sa parole n'est pas en nous. » (S. Jean, I, 10.) Car il est impossible, quelque saint qu'on soit, qu'on ne tombe pas en ces fautes légères, par paroles, par pensées, par ignorance, oubli, nécessité, volonté ou distraction; mais, quoique ces fautes ne soient pas mortelles, il faut toujours s'en repentir.

Celui donc qui sera parvenu à l'amour du bien et à l'imitation de Dieu, aura les entrailles de la miséri-

corde divine, et priera aussi pour ses persécuteurs, en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (S. Luc, XXIII, 34.) Il est évident qu'une âme n'est pas encore purifiée de la souillure du vice, si elle ne ressent pas de compassion pour les fautes des autres, et les juge avec sévérité. Comment aurait-il la perfection du cœur celui qui n'accomplit pas ce que l'Apôtre déclare être la plénitude de la loi : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous remplirez ainsi la loi du Christ ? » (Galat., VI, 2.) Et celui-là ne possède pas « la charité qui ne s'irrite pas, ne s'enorgueillit pas, et ne pense pas le mal. Elle souffre tout, supporte tout. » (I Cor., XIII, 5, 7.) Le juste a compassion de ses animaux mêmes, tandis que les entrailles des méchants sont sans miséricorde. » (Prov., XII, 10.) Il est certain que les religieux tombent dans les fautes qu'ils condamnent si sévèrement dans les autres. « Un prince sévère tombera lui-même, et celui qui ferme ses oreilles pour ne pas entendre le malheureux, se plaindra à son tour et personne ne l'écoutera. » (Prov., XXI, 13.)

11. L'ABBÉ GERMAIN. Mon Père, vous avez admirablement parlé de la charité parfaite de Dieu. Une chose cependant nous étonne, c'est qu'en la louant si bien, vous ayez présenté comme imparfaites la crainte de Dieu et l'espérance des récompenses éternelles. Il semble que ce n'est pas le sentiment du Prophète, lorsqu'il dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints ; car il ne manque rien à ceux qui le craignent. » (Ps. XXXIII, 10.) Et il déclare que la vue

de sa récompense l'a excité à observer les commandements de Dieu. « J'ai porté mon cœur à observer éternellement vos commandements, à cause de la récompense. » (Ps. CXVIII, 112.) Et l'Apôtre a dit : « C'est par la foi que Moïse, devenu grand, déclara n'être pas le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux souffrir avec le peuple de Dieu, que de jouir du bonheur passager des pécheurs, et regardant comme plus précieux que tous les trésors des Égyptiens, les opprobres du Christ, parce qu'il considérait la récompense. » (Hébr., XI, 25.) Comment croire que cette espérance était imparfaite, lorsque David se glorifie d'avoir obéi à Dieu, dans l'espoir de sa récompense, et que le grand législateur, par le même motif, méprise une adoption royale, et préfère les peines les plus dures aux trésors des Égyptiens ?

12. L'ABBÉ CHŒREMON. La sainte Écriture proportionne à l'état et à la mesure de chacun les conseils qu'elle nous donne pour arriver à un certain degré de perfection. Elle ne pouvait proposer à tous le même but, parce que tous n'ont pas la même vertu, la même volonté, la même ferveur. C'est pour cela qu'elle a varié ses conseils selon la vocation de chacun. L'Évangile ne nous propose-t-il pas différentes béatitudes? il dit : « Bienheureux ceux qui auront le royaume des cieux, bienheureux ceux qui possèderont la terre, bienheureux ceux qui seront consolés, bienheureux ceux qui seront rassasiés. » (S. Matth., v.) Et cependant nous croyons qu'il y a une grande différence entre le séjour du ciel et la possession de la terre, quelle

qu'elle puisse être, entre ceux qui sont consolés et ceux qui sont rassasiés de justice, entre ceux qui recevront miséricorde et ceux qui jouiront de la vue et de la gloire de Dieu. « Le soleil a sa clarté, qui est différente de celle de la lune, qui est différente de celle des étoiles, et chaque étoile brille autrement qu'une autre étoile, il en sera de même dans la résurrection des morts. » (I Cor., xv, 41.) Ainsi, quoique la sainte Écriture loue ceux qui craignent Dieu et dise : Bienheureux ceux qui craignent Dieu, en leur promettant une béatitude parfaite, elle dit cependant : « La crainte ne se trouve pas dans la charité, mais la charité parfaite éloigne la crainte, parce que la crainte ressent encore la peine, et celui qui craint n'a pas la charité parfaite. » (S. Jean, iv, 18.) Quoiqu'elle dise qu'il est glorieux de servir Dieu : « Servez Dieu dans la crainte » (Ps. ii, 11); « C'est une gloire pour toi d'être appelé mon serviteur » (Isaïe, xlix, 6); « Bienheureux le serviteur que son maître, à son retour, trouvera faisant ainsi » (S. Luc, xii, 43); cependant Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous nomme mes amis, parce que tout ce j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (S. Jean, xv, 15) ; et encore : « Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » (Ibid., 14.) Vous voyez donc qu'il y a différents degrés de perfection, et que Dieu nous invite ainsi à les monter l'un après l'autre, afin que celui qui est heureux et parfait par la crainte de Dieu, avance,

comme il est dit, de vertu en vertu, de perfection en perfection, et s'élève avec joie de la crainte à l'espérance, pour arriver enfin à la charité, qui est l'état le plus heureux. Celui qui aura été serviteur fidèle et prudent, méritera l'intimité des amis et l'adoption des enfants. C'est dans ce sens qu'il faut prendre nos paroles.

La considération des peines éternelles ou des récompenses célestes promises aux saints, n'est certainement pas inutile; mais quoiqu'elle mette ceux qui s'en servent sur la voie du bonheur, la charité, cependant, qui renferme une confiance plus grande et une joie plus durable, les retire de la crainte servile et de l'espérance mercenaire, pour les élever à l'amour de Dieu et au rang de ses enfants. Elle rend ainsi les parfaits plus parfaits; car, dit le Sauveur : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » (S. Jean, XIV, 2.) Tous les astres brillent au ciel; mais il y a de grandes différences entre la lumière du soleil et celle de la lune et des étoiles. Aussi, l'Apôtre montre que la charité surpasse non-seulement la crainte et l'espérance, mais les dons les plus magnifiques de la grâce; car, après avoir énuméré tous les dons spirituels, il parle ainsi de cette vertu : « Et maintenant, je veux vous montrer une voie bien supérieure : Quand je parlerais les langues des hommes et des anges; quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères, quand je possèderais toute science et que j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps aux

flammes, si je n'ai pas la charité, tout ne me servirait de rien. » (I Cor., XIII, 1, 2.) Vous voyez que rien n'est plus précieux, rien n'est plus parfait, plus utile, et je dirais même plus éternel que la charité; « car les prophéties seront anéanties, les langues cesseront, la science sera détruite, mais la charité ne périra jamais. » (Ibid.) Sans elle, les dons les plus parfaits ne sont rien, et la gloire du martyre même devient inutile.

13. Celui qui sera affermi dans cette perfection de la charité, devra s'élever à un degré plus sublime, qui est la crainte de la charité; non plus cette crainte qui vient de la frayeur des supplices ou du désir des récompenses, mais celle qui vient de la grandeur de l'amour, la crainte du fils pour son bon père, du frère pour son frère, de l'ami pour son ami, de l'épouse pour son époux; une crainte qui ne redoute pas les mauvais traitements et les reproches, mais qui s'applique à éviter tout ce qui pourrait affaiblir en la moindre chose une mutuelle affection, non-seulement dans les paroles, mais encore dans les actions. Le prophète Isaïe exprime parfaitement la beauté de cette crainte, lorsqu'il dit : « Les richesses du salut sont la sagesse et la science; la crainte du Seigneur en est le trésor. » (Isaïe, XXXIII, 6.) Il ne pouvait pas exprimer plus magnifiquement la grandeur et le mérite de cette crainte, puisqu'il dit que la sagesse et la science divines, qui sont les richesses de notre âme, ne peuvent être gardées que par cette crainte de Dieu. C'est à cette crainte que le Psalmiste invite, non pas les pécheurs,

mais les saints, lorsqu'il dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes saints, parce que rien ne manque à ceux qui le craignent. » (Ps. xxxiii, 10.) Celui qui craint Dieu de cette manière est certainement arrivé à la perfection. C'est évidemment de la crainte servile que parle l'apôtre saint Jean, lorsqu'il dit : « Celui qui craint n'a pas la perfection de la charité, car la crainte est une peine. » (S. Jean, iv, 18.)

Il y a une grande distance entre cette crainte à laquelle rien ne manque, et qui est le trésor de la sagesse et de la science, et cette crainte imparfaite qui est le commencement de la sagesse, qui ressent encore une peine, et qu'éloigne du cœur des parfaits la plénitude de la charité : « Car la crainte n'est pas dans la charité, et la charité parfaite chasse la crainte. » (Ibid.) Et en effet, si le commencement de la sagesse est dans la crainte, où sera sa perfection, si ce n'est dans la charité du Christ, qui renferme en elle cette autre crainte parfaite de l'amour, appelée, non pas le commencement, mais le couronnement de la sagesse et de la science? Ainsi donc il y a deux sortes de crainte, celle des commençants qui tremblent encore servilement sous le joug, et dont il est dit : « Le serviteur craindra son maître » (Malach., i, 6); et dans l'Évangile : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître » (S. Jean, xv, 15); « Le serviteur ne reste pas toujours dans la maison. » (S. Jean, viii, 35.) Il nous invite ainsi à passer de la crainte servile à la pleine liberté de la charité, à la confiance des amis et des enfants de Dieu.

Saint Paul, qui s'était élevé au-dessus de cette crainte servile, par la vertu de la charité divine, méprise en quelque sorte ce degré inférieur, et reconnaît avoir reçu du Seigneur des dons plus parfaits : « Car, dit-il, Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais un esprit de vertu, d'amour et de sagesse. » (II Tim., I, 7.) Et c'est pour cela qu'il exhorte ceux qui brûlaient d'amour pour leur Père céleste, et qui de serviteurs devenaient enfants par l'adoption divine : « Car, disait-il, vous n'avez pas reçu un esprit de servitude dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants qui nous fait crier : Père, Père. » (Rom., VIII, 15.) C'est de la crainte parfaite que parle le Prophète, lorsqu'il énumère les sept dons du Saint-Esprit, qui doivent remplir l'Homme-Dieu, au moment de son incarnation : « L'esprit du Seigneur, dit-il, reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, » et il ajoute comme complément de ces dons, « et l'esprit de la science du Seigneur le remplira. » (Isaïe, XI, 2.) Remarquez qu'il ne dit pas comme des autres, l'esprit de la crainte du Seigneur reposera sur lui, mais l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira. C'est que la puissance de cette vertu est si grande qu'elle occupe, non-seulement une partie de l'âme, mais qu'elle la possède tout entière.

Peut-il en être autrement, puisque, étant inséparable de la charité qui ne cesse jamais, non-seulement elle remplit, mais encore elle anime sans cesse le cœur dont elle s'est emparée, sans le laisser

affaiblir par les joies passagères et les plaisirs de la volupté, tandis que la crainte servile, qu'elle a chassée, n'en préserve pas toujours? C'est donc de cette crainte parfaite qu'a été rempli l'Homme-Dieu, qui, non-seulement venait racheter le genre humain, mais lui offrir le type de la perfection et l'exemple de toutes les vertus : « Celui qui était véritablement le Fils de Dieu, ne pouvait connaître la crainte servile et redouter les châtiments; car il ne connut point le péché, et la ruse ne fut jamais dans sa bouche. » (I S. Pierre., II, 22.)

14. L'ABBÉ GERMAIN. Après avoir entendu si bien parler de la perfection de la charité, nous désirons ardemment vous entendre aussi parler de la perfection de la chasteté; car nous n'en doutons pas ce haut degré de charité, qui conduit, comme vous l'avez montré, à la ressemblance divine, ne peut exister sans la perfection de la chasteté. Mais est-il possible de conserver toujours cette vertu sans que le moindre mouvement de la concupiscence la trouble dans notre cœur, et pouvons-nous nous délivrer de cette passion en cette vie, de manière à n'en jamais ressentir les ardeurs?

15. L'ABBÉ CHŒREMON. Ce serait un grand bonheur et une grâce précieuse de pouvoir toujours nous entretenir de cet amour qui nous unit à Dieu, et de consacrer, à le méditer, les jours et les nuits, comme le dit le Psalmiste, pour que cette méditation soutienne notre âme qui a faim et soif de la justice. Mais il faut aussi penser à notre corps, selon la recommandation

de notre bon Sauveur, de peur qu'il ne tombe en défaillance dans le chemin : « Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (S. Matth., XXVI, 41.) Prenons donc maintenant un peu de nourriture, afin qu'après avoir satisfait ce besoin, nous soyons plus attentifs à la question que vous désirez examiner.
